

## LA JEUNE FILLE ABSENTE

Je suis partie.  
Ne m'en veuillez pas.  
Je suis partie.  
Je ne reviendrai pas.  
J'ai arrêté de courir.  
Quitte à être prise pour une lâche.  
Pour celle qui a abandonné.  
Je ne suis pas au rendez-vous, je le sais.  
J'ai accepté cela parce que la course n'était plus possible.  
Ma course était devenue ma fuite.  
Je ne savais plus comment gérer.  
Je sais que vous êtes là et que vous m'entendez.  
Je voulais vous parler.  
Parce qu'il n'y aura pas de suite.  
Pas de revanche.  
Pas d'autre chapitre.  
Je ne reviendrai pas.  
J'ai encore du mal à aligner les mots.  
Mais je voulais quand même vous dire.  
J'ai tout plaqué. Ne me demandez pas pourquoi.  
Je n'en sais rien. Je n'avais jamais imaginé.  
Je devais aller au travail. Ou à un rendez-vous, je ne sais plus.  
Peut-être répéter pour le spectacle.  
J'ai laissé les clés sur la porte ouverte et je suis partie.  
J'ai marché ou couru, je ne sais plus, jusqu'à la première gare.  
Pris le premier train sans connaître la destination.  
Descendue au terminus, six heures plus tard.  
J'ai marché sans réfléchir.  
J'ai pris la même direction que celle du soleil qui descendait.  
J'ai été vers ma propre nuit.  
Vers une obscurité nécessaire.  
Raconter tout cela maintenant me fait sourire  
Même si j'ai encore le poing qui se serre.  
Mais en même temps, ça paraît tellement évident.  
Je ne pouvais le dire qu'à vous.  
Je ne pouvais vous dire que cela.  
En vous sachant là où vous êtes.  
Et en me sachant moi partie.  
J'ai l'impression de n'avoir jamais parlé.  
De n'avoir jamais rien dit.  
J'ai décidé vraiment de faire silence.  
Pendant trois semaines je n'ai plus dit un mot.  
J'ai trouvé une chambre que j'ai payée cash pour un mois avec ce qu'il me restait d'argent.  
Je me suis faite passer pour une touriste étrangère.  
Comme ça, je n'avais plus besoin d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit.  
Quelques gestes. Un dessin de temps en temps, et je me suis faite comprendre.  
De toute façon, j'étais vide de mes mots.  
Ils n'auraient rien pu tirer de moi.

Téléphone portable débranché.  
Perdue.  
Combien de temps.  
Et toute ma vie qui me revenait en pleine figure.  
Aucune conscience du temps.  
Seulement la conscience des assauts et des accalmies.  
Dans les accalmies, peu à peu, quelque chose a éclos.  
Quelque chose auquel je ne m'attendais pas.  
Une floraison. Comme un mouvement à l'intérieur de moi.  
Alors que tout était saccagé.  
Une respiration différente.  
Mais tellement fragile.  
Tellement incertaine.  
Je n'étais pas devenue différente tout d'un coup.  
Je savais bien que j'allais retomber dès que le vent soufflerait.  
J'étais plus fragile et plus vulnérable que je ne l'avais jamais été.  
Mais même dans cet équilibre de dingue, j'ai compris que la floraison ne dépendait que de moi.  
J'aurais bien voulu qu'il en soit autrement.  
J'aurais voulu que quelqu'un me dise quoi faire. Quoi suivre.  
Qu'on me rassure, qu'on me prenne dans ses bras, qu'on me dise que ça serait sans heurts, sans peur, sans ces putains de nuits blanches à me demander si quoi que ce soit a un sens ou une utilité. Dans les pires moments, je vous ai supplié de venir.  
Mais personne. Pas un mot. Pas une main sur l'épaule. Rien.  
Quand je n'ai plus eu de voix j'ai arrêté de vous appeler. De pleurer. D'attendre.  
J'ai vu le choix qui s'offrait à moi.  
J'étais dans l'œil du cyclone. Le temps que mon choix soit clair.  
J'ai pris soin de ma propre floraison. J'ai élagué en moi tout ce qui pouvait la gêner.  
J'ai cessé toute résistance.  
J'ai arrêté ma fuite et ma dépendance.  
Et j'ai laissé faire. J'ai su alors que je ne reviendrai pas.  
J'ai cessé de combattre la tourmente.  
Je l'ai laissé me dévaster pour laisser place à ma floraison.  
On utilise tellement des vocabulaires guerriers qu'on a fini par y croire.  
Qu'il y a un combat à mener.  
Qu'il faut gagner sa place.  
Qu'il faut se battre.  
J'ai failli y croire.  
J'étais en train de m'en convaincre pour de bon.  
Ma vie comme une survie.  
Une bataille au quotidien.  
Supporter. Parce qu'on nous a dit que c'était supportable.  
Partir en guerre parce que c'est soi-disant la nature humaine.  
La nature humaine.  
Il n'y a jamais eu de guerre.  
Il n'y a jamais eu de guerre, mais on ne le savait pas.  
Et c'est toute une vie pour s'apercevoir de cette évidence.  
S'il faut vous parler avec les mots de la guerre, alors je suis celle qui a déserté.  
Celle qui refuse de choisir son camp.  
Je ne vous dirais pas où je suis.

Parce que je sais qu'aucun d'entre vous ne viendra me chercher.  
Et puis, même si vous veniez me chercher.  
Il n'est pas dit que vous arriveriez à me trouver.  
Je n'ai pas envie d'être trouvée.  
Pas encore.  
Je sais que cela viendra, mais pas encore.  
Etre en gestation ne rend pas toujours présentable.  
Pour l'instant, je suis assise dans le sable, la plage est déserte, l'été s'en va.  
Et cela me plaît.  
Je me plais aussi à vous imaginer.  
Assis dans la salle.  
Face à nous.  
C'est à moi maintenant et je ne suis pas là.  
Je suis une promesse non tenue.  
Je suis désolée.  
J'aurai vraiment voulu être avec vous.  
J'ai travaillé pour cela. Comme les autres.  
J'ai été sur le plateau. Cela me plaisait.  
Mais tout ça a volé en éclat. Et maintenant je ne peux pas revenir en arrière.  
Je ne le veux pas d'ailleurs.  
Maintenant la tourmente est passée sur moi.  
En ce moment, je marche beaucoup.  
Je vais prendre des cafés au bar de la marine.  
Je reste seule. Je fais confiance à ce que je sens.  
Et tant pis pour les politesses, le téléphone débranché et l'inquiétude des proches.  
Je continue à me vider.  
De mes pensées. De mes galères. De mes anciens amours. De mes anciens boulots.  
De mes anciens dressages.  
Je me vide de mes mots en vous parlant.  
Je laisse tout cela s'écouler hors de moi.  
Je n'essaye pas d'accélérer ou de hâter l'évidement.  
Je laisse faire.  
Je sais que je suis loin du compte.  
Ca prendra le temps qu'il faudra.  
J'ai encore du mal à parler. A aligner les mots.  
La tourmente revient encore en moi.  
Mais je suis plus calme.  
N'allez pas vous imaginer que je suis devenue insensible.  
Au contraire, presque.  
J'ai l'impression de redevenir sensible.  
Je vois les gens que je croise dans la rue autrement.  
Je vois des bouts d'histoires sur leur visage. Des mains serrées. Des amours. Et toutes ces raisons qui les font tenir debout et marcher. Des vies qui ne cessent de se transformer. D'être en mouvement.  
Les immobiles je ne les vois plus. Je n'y peux rien. Mais je ne les vois plus.  
C'est comme s'ils n'existaient plus.  
S'il vous plaît.  
Ne m' imaginez pas triste. Ou dépressive. Ou résignée.  
Je ne vous imagine pas ainsi.  
Vous vous tromperiez.

Mon état n'est pas la tristesse.  
Je marche vers quelque chose.  
Et je souris.  
Parce que je sens que vous essayez de me donner un visage.  
Mais j'ai autant de visage à présent qu'il y a d'imaginaire en vous.  
C'est là l'endroit de notre rencontre.  
Je ne me suis jamais sentie aussi forte.  
Aussi déterminée à suivre ma voie.  
Mes peaux sont tombées. Et tombent encore.  
Je fais la mue du serpent.  
Et le vent a emporté mes peaux tombées au sol.  
A présent.  
Je n'ai pas froid.  
La colère glisse sur moi.  
La peine glisse sur moi.  
Je n'ai pas de volonté.  
Tout ce que je vous ai dit, je vous le dis sans volonté.  
Je vous le dis parce qu'à travers vous je poursuis ma floraison.  
Je n'ai pas quitté le monde.  
J'en fais toujours partie.  
Maintenant, je représente simplement une autre partie du monde.  
Et si le combat se présente à nouveau à moi, s'il tente de m'acculer, je ne le refuserai pas.  
Je ne fuirai pas.  
Je combattrai s'il le faut, mais autrement.  
Je pratiquerai l'esquive.  
Et s'il faut frapper, alors mes coups seront portés sans haine.  
Et je regarderai la victoire et la défaite avec la même indifférence.  
Je pense à vous.  
Je pense à vous en train de m'entendre.  
Je pense à vous face à nous.  
J'aimerais être proche de vous. Comme les autres.  
Pouvoir vous voir. Vous sentir. M'attarder sur vos visages.  
Et partager avec vous cette étrange sensation d'être là, au milieu de la scène face à vous.  
Et l'espace de quelques minutes, pouvoir se connaître et pouvoir être lisible autrement qu'à  
travers son nom, son métier, son absence de métier, son âge, son compte en banque, son  
planning, sa fonction, sa stratégie de guerre, son succès, son échec, son rmi, son plan de  
carrière, sa rationalité, sa raison.  
Au delà de la distance qui me sépare de vous.  
Je suis contente d'avoir réussi à vous parler.  
Je vous remercie.  
Maintenant.  
Je ne vais pas vous dire ce qu'il faut faire.  
Ce qu'il faut croire.  
Ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.  
Je ne suis pas une sainte.  
Et vous n'êtes pas des anges.  
Je ne vais pas vous aider.  
Vous ne m'avez pas aidé quand j'étais seule.  
Et c'était très bien ainsi.  
Je ne vais pas vous dire de croire au théâtre.

Je ne vais pas vous demander de nous comprendre.  
Ou de compatir.  
Compatir, non, surtout pas.  
Nous ne sommes pas à plaindre.  
Ou alors, nous le sommes tout autant que vous l'êtes vous-mêmes.  
Ou aucun d'entre nous ne l'est.  
Voilà.  
La fin de la conversation.  
A présent. Nous avons fini une longue marche.  
Parce que vous êtes là, nous avons pu l'achever devant vous.  
Et nous en détacher.  
De cette première marche, d'autres marches vont germer.  
En nous. En vous.  
Et chacun sera, je l'espère, à même de choisir le chemin et le rythme de son pas.  
Ainsi le mouvement amorcé pourra continuer, et s'étendre.